

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

L'AMI DU LECTEUR

JOURNAL LITTÉRAIRE MENSUEL

Vol. II. No 2

MONTREAL, 15 JANVIER 1901.

Un an, - - 25 cts.
Le numero, 3 cts.



Le beau Robin Oig dans les prés.

Femmes Souffrantes!



Les **Pilules de Longue Vie** peuvent vous donner la santé et la force pour traverser ces périodes critiques de votre existence. Elles feront disparaître vos souffrances et guériront comme par enchantement toutes les maladies particulières à votre sexe.

Vous pouvez devenir fortes et vigoureuses. Est-ce que la santé ne doit pas vous appartenir comme aux autres, quand votre faiblesse, votre état anémique ne sont que la suite d'une maladie étrange qui boit votre sang, décolore vos traits et vous fait passer les plus beaux jours de votre vie dans une chambre de maladie et de souffrance, et que cette maladie peut être guérie sans effort, presque miraculeusement, par l'effet d'un remède garanti et éprouvé.

Il n'y a donc rien d'étonnant que l'abattement remplace la gaieté, qu'un visage terne, des joues pâles prennent la place d'un extérieur brillant, rose et sain. Les invalides au désespoir n'ont pas besoin toutefois de désespérer; aussi grave que soit leur mal, il cèdera après quelques semaines de traitement avec les **Pilules de Longue Vie (Bonard)**.

Lisez ce que deux personnes, bien connues disent des **Pilules de Longue Vie (Bonard)** :

"Pendant environ dix ans," nous écrit Mme Burns, "j'ai souffert des douleurs périodiques qui rendaient ma vie misérable, j'étais devenue anémique, taciturne, morose, et presque incapable de tra-

vailer, j'avais mauvais appétit et j'étais souvent affligée d'attaques de dyspepsie, causant de violentes douleurs à l'estomac. Plusieurs médecins me traitèrent, je pris plusieurs sortes de remèdes patentés, mais ma maladie semblait s'aggraver au lieu de s'améliorer. Une amie me conseilla vos **Pilules de Longue Vie**, j'en achetai une boîte et je constatai une amélioration, je continuai le traitement pendant deux mois, et maintenant je suis guérie complètement, j'ai repris mes forces, mon appétit est revenu, je digère bien, je suis forte et heureuse. J'espère que d'autres suivront mon exemple, et je suis certaine qu'elles ne seront pas déçues."

(Signé) Mme A. BURNS,
Montréal, P. Q.



MARIA GORDON.

MESSIEURS.—Il me fait plaisir de vous dire tout le bien que m'ont fait les **Pilules de Longue Vie (Bonard)**. J'étais faible, pâle, je souffrais de dyspepsie accompagnée de tous ses maux, mal de cœur, maux de tête, constipation. Une amie me fit cadeau d'une boîte de ces pilules; me conseillant fortement de les essayer, ce que fis, et graduellement tous les symptômes dont je souffrais disparurent, grâce à ce précieux tonique."

Votre reconnaissante,

MARIA GORDON.

Nous vous offrons une guérison permanente.

Si vous souffrez d'anémie, de faiblesse féminine, de dyspepsie, ou d'autres maladies particulières à votre sexe, n'attendez pas que votre maladie devienne chronique, mais écrivez-nous de suite, et nous vous enverrons sur réception d'un timbre de 2 cents une boîte de **Pilules de Longue Vie (Bonard)**, ainsi qu'un blanc de consultation.

POUR CONSULTATIONS GRATUITES, écrivez à nos médecins spécialistes ou venez les consulter à nos bureaux, cela ne vous coûtera absolument rien. Heures de consultations: de 9 a.m. à 6 p.m.

LA CIE MÉDICALE FRANCO-COLONIALE, 202, RUE ST-DENIS, MONTREAL.

Les **Pilules de Longue Vie (Bonard)** sont en vente dans toutes les pharmacies, à raison de 50 cents la boîte ou 6 boîtes pour \$2.50.



NO. 6.

SIROP DES ENFANTS

du Dr CODERRE . . .

*Tel que préparé par J. EMERY CODERRE, M. D., Professeur de
Matières Médicales et de Thérapeutique.*

MERES ET NOURRICES !

Lisez avec soin les avantages que le Sirop de Coderre a sur tout autre Sirop Calmant ou Cordial offert pour les maladies des enfants

- LE SIROP DES ENFANTS DU DR CODERRE est préparé avec soin, suivant la formule du Dr Coderre, et a été employé par lui dans sa pratique privée pendant des années, ayant au-delà de 50 ans d'expérience.
- LE SIROP DE CODERRE est hautement recommandé par les Professeurs de la Faculté de Médecine du Collège Victoria, Montréal.
- LE SIROP DE CODERRE est parfaitement sûr et peut être administré sans aucun danger contre les maladies pour lesquelles il est recommandé.
- LE SIROP DE CODERRE est exempt de tout repos ou de substances désagréables.
- LE SIROP DE CODERRE guérit les Coliques et les douleurs de la dentition.
- LE SIROP DE CODERRE guérira la diarrhée des enfants et les irrégularités des intestins causées par la dentition.

Lisez ce que la profession médicale en dit.

Nous soussignés, Médecins, après avoir pris communication de la composition du SIROP DES ENFANTS, certifions que ce Sirop est préparé avec des substances médicamenteuses propres au traitement des maladies des enfants, telles que : — Coliques, Diarrhée, Dysenterie, Dentition douloureuse, Toux, Rhume, etc., etc.

- E. H. TRUDEL, M. D., Professeur d'accouchements et des Maladies des Femmes et des Enfants.
- J. B. BIBAUD, M. D., Professeur d'Anatomie.
- P. MUNROE, M. D., Professeur de Chirurgie et de Clinique Chirurgicale.
- P. BEAUBIEN, M. D., Professeur de Pathologie interne et de Clinique Médicale.
- TH. E. DODET D'ORSONNENS, M. D., Professeur de Chimie et de Pharmacie.
- HECTOR PELLETIER, M. D., Professeur d'Instituts de Médecine.

- A. B. CRAIG, M. D., Professeur de Médecine Légale et de Botanique.
- A. T. BROUSSEAU, M. D., Professeur de Botanique.
- G. O. BRAUDRY, Démonstrateur d'Anatomie.
- L. B. DUROCHER, M. D.
- O. RAYMOND, M. D.
- D. W. ARCHAMBAULT, M. D.
- A. P. DEL VECCHIO, M. D.
- ALEX. GERMAIN, M. D.
- ELZEAR PAQUIN, M. D.
- J. A. ROY, M. D.

AVERTISSEMENT. — Le public et les mères de famille



sont priés d'être très prudents et de veiller à avoir le VRAI SIROP DES ENFANTS DU Dr CODERRE et non pas ceux qui sont présentés sous une forme semblable. Le vrai porte son portrait et sa signature

L'AMI DU LECTEUR

JOURNAL LITTÉRAIRE MENSUEL

ABONNEMENT :

Douze mois 25 cts.

Un numéro 3 cts.

Pour tout ce qui concerne la rédaction et l'administration s'adresser à

LA CIE DE L'AMI DU LECTEUR,
No 2 Maple Avenue,
Montréal.

Téléphone Main 187.

MONTRÉAL, 15 JANVIER 1901

PRONOSTICS DE LA TEMPERATURE

POUR JANVIER 1901

16 - Changeant.
17 - Grand vent, froid.
18 - Temps lourd.
19 - Vent et pluie.
20 - Grand vent.
21 - Clair et beau.
22 - Changeant.
23 - Clair et brillant.
24 - Belle journée.
25 - Temps agréable.
26 - Changeant.
27 - Doux mais nuageux.
28 - Changeant.
29 - Temps agréable.
30 - Changeant.
31 - Neige en abondance.

POUR FEVRIER 1901

1 - Beau.
2 - Agréable.
3 - Neige.
4 - Clair mais très froid.
5 - Plus froid, vent.
6 - Changeant.
7 - Tempête de neige.
8 - Tempêteux.
9 - Temps insupportable.
10 - Nuageux et lourd.
11 - Pluvieux.
12 - Tempête de neige.
13 - Beaucoup plus froid.
14 - Plus froid.
15 - Belle journée.

LA BELLE-MÈRE DE TOURTE

Cela va très mal, vous le savez, dans le ménage de Tourte.

Il a fallu déjà renouveler sept fois le mobilier à la suite de l'usage abusif qu'en faisaient les deux époux, lorsqu'ils échangeaient quelques idées contradictoires sur les sujets les plus divers et en général les plus futiles.

Usage abusif qui consistait à s'envoyer réciproquement à la tête les objets de toutes formes, de tout poids et de toutes dimensions composant le dit mobilier.

Des conjoints qui paraissaient si unis cependant ! Bizarre, bizarre ! bizarre ! Et déplorable en même temps.

Car vous ne serez pas autrement étonnés d'apprendre qu'au sixième renouvellement de mobilier, le ménage Tourte s'est trouvé ruiné de fond en comble, si j'ose m'exprimer ainsi.

Pour reconstituer une septième fois leur intérieur dévasté, les Tourte en ont donc déjà réduits à prendre à crédit les meubles et ustensibles nécessaires.

Tourte a signé des billets. L'échéance est venue... Et il n'a pas payé... Triste... oh ! combien triste !

D'autant plus triste que, si sa belle-mère avait voulu, elle l'aurait tiré de ce mauvais pas.

Mais elle n'a pas voulu. Parce que c'est une rosse !

(Il est bien entendu que j'émet ici l'opinion personnelle de Tourte et décline toute responsabilité dans une appréciation qui n'est pas la mienne.)

Certes la belle-mère de Tourte est une rosse.

Attendu que c'est elle-même la cause de toutes les scènes qui ont désuni monsieur et madame Tourte.

Je n'insiste pas, vous savez ce que c'est. Ou si vous ne le savez pas, vous le saurez un jour.

A moins que vous n'avez l'intelligence d'épouser une orpheline... ou de ne pas vous marier ! Et encore !

Les orphelines ont presque toujours des tantes toutes disposées à remplir l'emploi vacant de belles-mères *in partibus*.

Bref, revenons à la roserie de la belle-mère de Tourte.

Non seulement cette mégère avait catégoriquement refusé de venir en aide au ménage Tourte implacablement poursuivi par le tapissier son créancier ; mais encore elle s'était empressée d'accourir chez "ses chers enfants" pour jouir de leur désespoir, lorsque se présenterait l'huissier chargé d'instrumenter contre ses débiteurs insolvables.

Seulement elle avait compté sans les habitudes désormais invétérées du couple Tourte.

Lorsque l'officier ministériel arriva suivi de ses recors, pour saisir le septième mobilier qui constituait la seule garantie du vendeur, il n'en trouva plus que les miettes.

Le septième mobilier avait eu le sort des six qui l'avaient précédé et s'était volatisé rapidement dans le trajet entre les mains de l'un des conjoints et la tête de l'autre. . *Et vice versa*, bien entendu !

En sorte que ce fut surtout la tête de l'huissier qui fut comique à contempler, lorsqu'il s'aperçut qu'il ne restait absolument rien à saisir, entre les quatre murs de l'appartement occupé par les Tourte !

—Mais enfin, monsieur, dit-il sur un ton plutôt goguenard, il faut pourtant que je saisisse quelque chose, une valeur quelconque.

—Qu'à cela ne tienne, s'écria le gendre soudain enthousiaste... Tenez, mon ami, saisissez donc ma belle-mère : elle a trois fausses dents aurifiées dans la mâchoire qui valent bien une pièce de soixante francs... C'est tout ce que je peux faire pour vous !!!

L'huissier, d'épatement, en laissa tomber son portefeuille.

Mais, comme il était lui-même marié, il crut devoir remercier poliment Tourte de son offre inacceptable.

—Je regrette, dit-il... mais des objets avariés ne peuvent être compris dans une saisie bien faite !

Et ce fut au tour de belle-maman, de faire une tête.

AMPHITRYON.

CRUEL

Monsieur Lebeau — J'ai une splendide oreille pour la musique.

Mlle Finelame (avec regret). — Eh bien, c'est dommage que vous ne chantiez pas avec vos oreilles.

INDICATION

Lui. — Serait-ce prendre une trop grande liberté que de vous demander un baiser ?

Elle. — Ce ne serait pas une liberté, ce serait une licence. Vous pourriez vous procurer cela au bureau du greffier.

PLUTOT CELA

A — On dit que le moyen de plaire à un homme, c'est de toujours lui parler de lui-même.

B. — Non, le moyen de lui plaire, c'est de le laisser vous parler de lui-même.

ATTRAPE !

Lui. — Oui, je ne dis toujours que juste ce que je pense.

Elle. — Tiens, moi qui pensais que vous aimiez à parler.

FEUILLETON DE "L'AMI DU LECTEUR"

Simple Histoire

I

Ce récit commence au lendemain de la foire de Doune. Le marché avait été animé ; plusieurs marchands y étaient venus des contrées du nord et du centre de l'Angleterre, et l'argent anglais y avait circulé assez librement pour réjouir les cœurs des fermiers de Highlands. De nombreux troupeaux allaient partir pour l'Angleterre sous la garde de leurs propriétaires, ou des conducteurs à qui ils confiaient, sous leur responsabilité, l'emploi ennuyeux et fatigant de faire parcourir aux bestiaux plusieurs centaines de milles, du marché où ils avaient été achetés, aux champs et aux fermes où ils devaient être engraisés pour les abattoirs.

Parmi tous ceux qui ce jour-là quittèrent Doune pour l'Angleterre, pas un seul ne mettait sa toque d'un air plus gaillard, ou n'attachait au-dessous du genou ses chausses de tartan sur des jambes qui promissent davantage, que Robin Oig-Mac-Combish, plus familièrement appelé Robin Oig, c'est-à-dire Robin le jeune ou le petit. Robin était léger et alerte comme un daim de montagnes.

Le départ de Robin Oig était un événement dans la petite ville, où il avait, ainsi que dans les environs, beaucoup d'amis parmi les deux sexes. C'était un personnage de marque dans sa classe.

Robin Oig était donc fier ; mais ses fréquents voyages en Angleterre lui avaient donné assez de tact pour savoir que des prétentions qui lui permettaient d'avoir des droits à quelque distinction dans sa vallée isolés, pourraient être tout à la fois dangereuses et ridicules s'il voulait s'en prévaloir ailleurs. Robin Oig fut comblé de félicitations, et l'on y joignit des souhaits pour qu'il fit un heureux voyage.

Les jolies filles faisaient leurs adieux plus modestement ; et plus d'une, disait on, aurait donné son plus beau joyau pour être sûre d'être la dernière sur laquelle s'arrêterait l'œil de Robin quand il se mettrait en route.

Robin venait de donner le signal préliminaire : *hoo ! hoo !* pour presser les traîneurs du troupeau, quand il entendit un cri derrière lui.

—Arrête, Robin, attends un moment ; voilà Janet Tomahourick, la vieille Janet, le sœur de ton père.

—Peste de la vieille sorcière des Highlands ! dit un fermier du Carse de Stirling, elle va jeter quelque sort sur les bœufs.

—Est-ce qu'elle le peut ? dit un autre sage de la même profession. Robin Oig n'est pas homme à en laisser un seul sans faire à sa queue le nœud de Saint-Mungo, et cela ne met-il pas en fuite la meilleure sorcière qui ait jamais traversé le Dimayet à cheval sur un manche à balai ?

Il ne sera peut-être pas indifférent au lecteur de savoir que le bétail des montagnes d'Écosse est particulièrement sujet à être ensorcelé par des charmes, contre lequel les gens prudents se protègent en faisant des nœuds d'une façon particulière avec la touffe de poil qui termine la queue de l'animal. Mais la vieille femme, objet des soupçons du fermier, paraissait

ne s'occuper que du bouvier, sans faire aucune attention au troupeau. Rubin Oig semblait contrarié de sa présence.

—Quelle idée de vieille femme, dit-il, vous a amenée si matin de la montagne, ma tante ? Ne vous ai-je pas fait mes adieux, et n'ai-je pas reçu hier soir vos souhaits pour mon bon voyage ?

—Et tu m'a laissé plus d'argent qu'une vieille comme moi, qui n'est bonne à rien, n'en aura besoin jusqu'à ton retour, mon cher enfant, dit la sibylle. Mais je me soucierais peu de la nourriture qui m'entretient, du feu qui m'échauffe, ou même du bienheureux soleil de Dieu, s'il devait arriver quelque malheur au petit-fils de mon père. Laisse moi donc faire autour de toi la marche du *deasil*, pour que tu puisses aller au loin sans danger dans la terre étrangère, et en revenir sain et sauf.

Robin Oig s'arrêta, moitié embarrassé, moitié riant, et en faisant signe à ceux qui l'entouraient qu'il ne se prêtait à la fantaisie de la vieille que pour complaire à son humeur. Cependant elle exécutait autour de lui, à pas chancelants, la cérémonie propitiatoire, que quelques-uns croient dérivée de la mythologie des druides. On sait en quoi elle consiste : la personne qui fait le *dasil* marche trois fois autour de celle qui est l'objet de la cérémonie, en ayant soin de régler sa marche suivant le cours du soleil. Mais tout à coup Janet s'arrêta, et s'écria d'une voix remplie d'horreur et d'alarme :

—Petit-fils de mon père, je vois du sang sur votre main.

—Silence, je vous en conjure, ma tante, dit Robin Oig ; avec votre taishataragh (seconde vue) vous vous mettez dans un embarras dont vous ne pourrez vous tirer d'ici à longtemps.

La vieille femme répéta seulement d'un air éffrayé :

—Il y a du sang sur votre main, et c'est du sang anglais. Le sang de Gaël est plus foncé et plus rouge.

—Voyons, voyons.

Avant que Rubin Oig pût l'en empêcher, ce qu'il n'aurait pu faire que de vive force, tant ses mouvements avaient été prompts et décisifs, elle lui avait pris le poignard caché dans les plis de son plaid, et le levant en l'air, elle s'écria, quoiquo la lame brillât au soleil pur et sans tache :

—Du sang ! du sang ! encore du sang de Saxon ! Robin Oig Mac-Combish, n'allez pas aujourd'hui en Angleterre.

—Bon ! bon ! répondit Rubin Oig, cela est impossible ; autant vaudrait courir les pays en vagabond. Fi ! ma tante, rendez-moi mon poignard. Vous ne pouvez pas distinguer par la couleur le sang d'un bœuf noir et celui d'un blanc, et vous voulez connaître la différence entre le sang saxon et le sang écossais. Tous les hommes tirent leur sang d'Adam. Donnez-moi mon arme, et laissez-moi me mettre en route. Je serais déjà à moitié chemin du pont de Stirling. Donnez-moi mon poignard, vous dis-je, et laissez-moi partir.

—Je ne te le donnerai pas, dit la vieille, je ne lâcherai pas ton plaid, que tu ne m'aies promis de ne pas porter cette arme fatale.

Les femmes présentes à cette scène joignirent leurs instances aux siennes, en disant qu'il était bien rare que les paroles de sa tante tombassent à terre ; et comme les fermiers de Lowlands continuaient à regarder cette scène d'un air de mauvaise humeur, Robin Oig résolut de la terminer à tout prix.

—Eh bien, donc, dit le jeune bouvier en donnant le four-

reau du poignard à Hugh Morrison, vous autres des basses-terres, vous ne faites pas grand cas de ces prédictions. Gardez-moi mon poignard. Je ne puis vous le donner, parce qu'il a appartenu à mon père ; mais votre troupeau suit le mien, et je consens à ce que mon arme reste entre vos mains, et non dans les miennes. Cela suffira-t-il, ma tante ?

—Il le faut bien, dit la vieille, c'est-à-dire si votre ami des basses-terres est assez fou pour se charger de ce poignard.

Le robuste habitant de l'ouest se mit à rires aux éclats.

—Bonne femme, dit-il, je suis Hugh Morrison de Glansea, descendu des Manly Morrison du vieux temps, qui jamais dans leur vie ne se sont servis contre un homme d'une arme aussi courte. Et ils n'en avaient pas besoin ; ils avaient leurs épées, et moi, j'ai cette petite bague, montrant un bâton énorme, pour me défendre de l'autre côté de la frontière, et je laisse le poignard à John des Highlands. Ne secouez pas l'oreille, messieurs des montagnes, et vous surtout, Robin. Je garderai le poignard, si vous avez peur du conte de la vieille sorcière, et je vous le rendrai quand vous en aurez besoin.

Une partie du discours de Hugh Morrison n'était pas tout à fait du goût de Robin ; mais il avait acquis dans ses voyages plus de patience que n'en comportait peut-être son caractère montagnard, et il accepta l'offre de service du descendant des Manly Morrison, sans offenser de la manière peu flatteuse dont elle était faite.

Robin mit son troupeau en marche, et fit un signe d'adieu à tous ceux qu'il laissait derrière lui. Il était d'autant plus pressé, qu'il comptait rejoindre à Falkirk un camarade et un compagnon de métier, avec lequel il se proposait de voyager en compagnie.

Cet ami de Robin, était un jeune Anglais, nommé Harry Wakefield, bien connu dans tous les marchés du nord, et, dans sa classe, aussi renommé et distingué que notre bouvier montagnard. Il avait près de six pieds, et était assez bien taillé pour tenir sa place, soit dans un défi à coups de poings à Smithfield, soit dans un combat à la lutte ; quoiqu'il eût quelquefois trouvé ses maîtres, peut-être, parmi les professeurs réguliers de l'art du pugilat, il était capable, dans une rencontre, de mettre à la raison tout autre amateur.

Il serait difficile de dire comment avait commencé cette intimité entre Harry Wakefield et Robin Oig ; mais il est certain qu'il s'était formé entre eux une liaison étroite, quoiqu'ils eussent en apparence peu de sujets communs de conversation ou d'intérêt, aussitôt qu'ils cessaient de s'entretenir de leurs bœufs ; car Robin Oig parlait l'anglais assez imparfaitement sur tout autre sujet que ses bestiaux, et Harry Wakefield, avec son accent du comté d'York, n'avait jamais pu parvenir à prononcer un seul mot en langue gaélique.

II

Nos deux amis avaient traversé avec leur cordialité ordinaire les vertes plaines du Liddesdale, et passé la partie opposée du Cumberland emphatiquement appelés Désert. On ne pouvait donc obtenir des pâtures que difficilement et à des prix élevés. Cette nécessité occasionna une séparation temporaire entre les deux amis ; chacun d'eux alla faire son marché comme il le pourrait, et pourvoir séparément aux besoins de

son troupeau. Malheureusement il arriva que tous deux, à l'insu l'un de l'autre, songèrent à s'arranger, pour le terrain dont ils avaient besoin, sur la propriété d'un gentilhomme campagnard assez riche, dont les terres étaient dans le voisinage. Le bouvier anglais s'adressa au bailli du domaine, qu'il connaissait. Il trouva que notre gentilhomme du Cumberland, qui avait quelques soupçons sur l'honnêteté de son intendant, prenait alors ses mesures pour s'assurer jusqu'à quel point ils étaient bien fondés, et avait prié que toutes les demandes qu'on ferait au sujet de ses terres encloses, dans le but de les occuper temporairement, lui fussent renvoyées à lui-même. Cependant, comme M. Treby était allé la veille faire un voyage de quelques milles vers le nord, le bailli prit sur lui de considérer la restriction mise à ses pleins pouvoirs comme levée pendant le temps de son absence, et conclut qu'il ne pouvait mieux consulter les intérêts de son maître et peut-être les siens propres qu'en faisant un arrangement avec Harry Wakefield. Cependant, ignorant ce que faisait son camarade, Robin Oig, de son côté, rencontra par hasard sur la route un petit homme de bonne mine, monté sur un poney dont la queue et les oreilles étaient artistement coupées suivant la mode de cette époque, et portant lui-même une calotte de peau bien serrée et de longs éperons brillants. Ce cavalier commença par faire une ou deux questions sur les marchés et le prix des bestiaux. L'Écossais, voyant en lui un homme plein de civilité et de jugement, prit la liberté de lui demander s'il ne pourrait pas lui indiquer quelque paturage à louer dans le voisinage, pour y placer temporairement son troupeau. Il ne pouvait s'adresser à quelqu'un plus capable de lui répondre. Le cavalier était précisément le propriétaire avec le bailli duquel Harry Wakefield s'était arrangé, ou était en train de s'arranger.

—Tu as du bonheur de n'avoir parlé mon brave Highlander, dit M. Treby ; car je crois que tes bestiaux ont fait une bonne journée, et j'ai à ma disposition le seul champ qui soit à louer à trois milles à la ronde.

—Mon troupeau peut encore très bien faire deux, trois ou quatre milles, répondit le prudent Écossais ; mais que demanderait Votre Honneur par tête de bétail, si je voulais prendre le pare pour deux ou trois jours ?

—Nous nous arrangerons, Sawney, si tu veux me vendre à un prix raisonnable six de tes bœufs pour les engraisser cet hiver.

—Et lesquels Votre Honneur voudrait-il avoir ?

—Les deux noirs, le brun foncé, celui qui n'a pas de cornes, cet autre à poil rouge, et celui dont les cornes sont torsées : combien par tête ?

—Ah ! dit Robin, Votre Honneur est un connaisseur, un vrai connaisseur. Je n'aurais pas mieux choisi les six meilleurs moi-même, qui les connais comme si c'étaient mes enfants, pauvres bêtes !

—Eh bien, combien par tête, Sawney ? continua M. Treby.

—Les prix ont été bien élevés à la foire de Doune et à celle de Falkirk, répondit Robin.

Et la conversation continua ainsi, jusqu'à ce qu'ils fussent convenus du juste prix des six bœufs, l'acheteur accordant en sus de ce prix l'usage temporaire de son champ pour tout le troupeau, et Robin faisant à son avis, un très bon marché

pourvu que le pâturage fût seulement passable. Le gentilâtre mit son cheval au pas, et accompagna le bouvier, tant pour lui montrer le chemin et le mettre en possession du pâturage, que pour apprendre les dernières nouvelles des marchés du nord.

Ils arrivèrent dans l'enclos, où l'herbe paraissait excellente. Mais quelle fut leur surprise quand ils virent le bailli faisant tranquillement entrer le troupeau de Harry Wakefield dans le gras pâturage qui venait d'être assigné à celui de Robin Oig Mac-Combish par le propriétaire lui-même.

M. Treby piqua des deux, s'avança vers son intendant : et, apprenant ce qui s'était passé, il informa brièvement le bouvier anglais que son bailli avait loué le terrain sans y être autorisé, et qu'il pouvait aller chercher un lieu de pâture pour son troupeau où il voudrait, puisqu'il ne pouvait être admis dans ce champs. Et en même temps, il tança vertement le bailli pour avoir transgressé ses ordres, et lui enjoignit d'aider tout de suite à chasser les bestiaux affamés de Harry Wakefield, qui venaient de commencer, à leur grande joie, un repas abondant, et à faire entrer ceux de son camarade, que le bouvier anglais commença à regarder comme un rival.

Wakefield se sentit disposé à résister à la décision de M. Treby ; mais tout Anglais a une idée assez exacte de la loi et de la justice ; et John Fleecebumpkin, le bailli, ayant reconnu qu'il avait excédé son autorité, Wakefield vit qu'il n'avait rien de mieux à faire que de rassembler son troupeau affamé, et d'aller ailleurs pour y chercher des vivres. Robin Oig vit avec regret ce qui était arrivé, et s'empressa d'offrir à l'Anglais, son ami, de partager avec lui le champ, objet de la dispute. Mais l'orgueil de Wakefield était profondément blessé, et il répondit avec dédain :

—Prends tout, Robin, prend tout ; ne fais jamais deux bouchées d'une cerise : tu sais faire le doucereux avec les maîtres, et jeter de la poudre aux yeux des gens simples.

—Ei done ! Robin ; je ne voudrais baiser les cordons des souliers de personne pour avoir la permission de cuire dans son four.

Robin Oig fâché, mais peu surpris du mécontentement de son camarade, s'empressa de le prier d'attendre une heure seulement, pendant qu'il irait chez le propriétaire recevoir le paiement des bestiaux qu'il lui avait vendus, lui promettant de revenir immédiatement pour l'aider à conduire son troupeau dans quelque endroit où il pût se reposer à l'aise, et de lui expliquer la méprise qu'ils avaient commise tous deux.

Mais l'Anglais ne perdit rien de son indignation :

—Tu as donc fait une vente, s'écria-t-il, n'est-il pas vrai ? Oui, oui, tu es un malin garçon pour savoir choisir le moment de faire un marché. Va-t'en au diable ! Je ne veux jamais revoir ton visage ; tu devrais être honteux de me regarder en face.

—Je n'ai honte de regarder personne en face, dit Robin Oig un peu ému, et même je vous regarderai en face dès aujourd'hui, si vous voulez m'attendre là-bas au clachan.

—Vous feriez peut-être mieux de vous tenir au loin, répliqua son camarade.

Et, tournant le dos à son ami, il fit partir ses bestiaux, qui ne s'en souciaient guère, aidé du bailli, qui prit à cette altercation un intérêt réel et en affecta davantage encore lorsqu'il

vit Wakerfield obligé de leur chercher pâture ailleurs. Après avoir employé quelque temps à négocier avec plus d'un fermier voisin qui ne voulait ou ne pouvait pas lui louer un pâturage, Harry Wakerfield, pressé par la nécessité, termina enfin son affaire par le moyen du maître du cabaret où Robin Oig et lui étaient convenus de passer la nuit quand ils se séparèrent d'abord. Le cabaretier voulut bien lui laisser mettre son bétail dans un marais stérile, pour un prix presque égal à celui qu'avait demandé le bailli pour l'enclos disputé ; et la mauvaise qualité du pâturage, aussi bien que le prix qu'il fut obligé d'en payer, furent comptés par Harry comme autant de circonstances qui aggravaient le manque de foi et d'amitié de son ancien camarade des Highlands. Cette disposition de Wakerfield fut encouragée par le bailli, qui avait ses raisons particulières d'être offensé contre le pauvre Robin, qui, sans le savoir, avait fait tomber sur lui la disgrâce de son maître ; le cabaretier et deux ou trois buveurs qui se trouvaient là par hasard excitèrent aussi le ressentiment de Wakefield contre son ancien camarade, les uns poussés par l'ancienne haine contre l'Écossais, qui, si elle survit encore quelque part, subsiste surtout dans les comtés de la frontière ; les autres par cet amour général du mal, qui caractérise le genre humain dans tous les rangs, soit dit à l'honneur des enfant d'Adam. Le dieu des buveurs aussi, par qui la passion du moment, qu'elle soit bonne ou mauvaise, est toujours exaltée ou exaspérée, ne manqua pas de jouer son rôle dans cette occasion ; et, malheur aux amis faux et aux maîtres durs ! fut un toast qui fit vider plus d'un pot de bière.

Cependant M. Treby trouvait quelque amusement à retenir le bouvier écossais dans son vieux château. Il lui fit servir un morceau de bœuf froid avec un pot de bière mousseuse, et prit plaisir à voir l'excellent appétit avec lequel Robin Oig Mac-Combish dévorait cette chère inusitée. Le gentilâtre lui-même alluma sa pipe, et, pour accorder sa dignité patricienne avec son amour pour une causerie sur l'agriculture, il se promena dans la chambre pendant qu'il conversait avec son hôte.

J'ai passé près d'un autre troupeau, dit-il, et c'est un de vos compatriotes qui le conduisait ; il était moins nombreux que le vôtre ; presque toutes ses bêtes étaient sans cornes. Le conducteur était un gros homme, mais ce n'était pas de vos gens à kilt ; il portait une bonne paire de culottes ; savez-vous qui ce peut être ?

—Vraiment oui : ce devait être, ce pouvait être, c'était sûrement Hugh Morrison ; je ne croyais pas qu'il pût être aussi avancé. Il a gagné un jour sur nous ; mais ces bêtes du comté d'Argyle doivent être bien fatiguées. A combien de milles était-il en arrière ?

—A environ six ou sept milles, je pense, répondit M. Treby ; car je l'ai dépassé à Chrystenbury-Cragg, et je vous ai rejoint à Hollan-Bush. Si ces bêtes sont fatiguées, peut-être pourrait-on faire quelque bon marché avec lui.

—Non, non : Hugh Morrison n'est pas un homme à bons marchés ; il vous faut rencontrer quelque pauvre Highlander comme Robin Oig pour cela. Mais faut que je vous souhaite une bonne nuit, et plutôt vingt qu'une, et que j'aille au clachan voir si la mauvaise humeur de Wakefield est passée.

La conversation était encore animée au cabaret, et la trahison de Robin Oig était toujours sur le tapis, quand le pré-

tendu coupable entra dans la salle. Son apparition, comme c'est l'ordinaire en pareil cas, mit aussitôt fin à la discussion dont il était l'objet, et il fut reçu par la compagnie assemblée avec ce froid silence qui, mieux que mille exclamations, apprend à un importun qui arrive qu'il n'est pas le bienvenu. Surpris et offensé, mais non effrayé de l'accueil qu'il recevait, Robin entra d'un air ferme et même un peu hautain, ne salua personne quand il vit que personne ne le saluait, et se plaça au coin du feu, à quelque distance d'une table devant laquelle Harry Wakefield, le bailli et deux ou trois autres personnes, étaient assis. La cuisine, vaste comme toutes celles du Cumberland, aurait fourni bien de la place pour rendre la séparation encore plus complète.

Robin, ainsi placé, s'occupa d'allumer sa pipe, et demanda une pinte de bière à deux sous.

—Nous n'avons point de bière à deux sous, répondit le cabaretier Ralph Heskett ; mais, comme tu te fournis toi-même de tabac, tu pourras probablement te fournir de bois-sion aussi ; c'est l'habitude de ton pays, je crois.

—Ei donc ! notre homme, dit l'hôtesse, ménagère à figure joyeuse et toujours en mouvement, qui s'empressa de servir la bière à son chaland ; tu sais bien ce que veut cet étranger, et ton métier est d'être poli, entends-tu ? Tu devrais savoir que si l'Écossais aime un petit pot, il paie en bon argent.

Sans prendre garde à ce dialogue conjugal, le montagnard le vase dans sa main ; et, s'adressant à la compagnie en général, il prononça pour toast les mots intéressants :

—Aux bons marchés !

—Plût au ciel que le vent nous soufflât moins de marchands du nord, dit un des fermiers, et moins de vieilles vaches des montagnes pour dévorer les pâturages d'Angleterre !

—Par mon âme ! vous avez tort, mon ami, répondit Robin avec calme ; ce sont vos gros Anglais qui dévorent nos bestiaux écossais, pauvres bêtes !

—Je voudrais qu'il y eût quelqu'un qui dévorât leurs conducteurs, dit un autre ; un brave Anglais ne peut gagner son pain s'il y a un Écossais à un mille de distance.

—Et un honnête intendant ne peut conserver les bonnes grâces de son maître sans qu'un Écossais vienne se glisser entre lui et le soleil, dit le bailli.

—Si ce sont des plaisanteries, dit Robin Oig avec le même calme, c'en est trop à la fois sur un seul homme.

—Nous ne plaisantons pas, nous parlons très sérieusement, dit le bailli ; écoutez, monsieur Robin Oig, ou quel que soit votre nom, il est bon de vous dire que nous n'avons tous qu'une opinion, et c'est que vous, monsieur Robin Oig, vous vous êtes conduit envers notre ami, M. Harry Wakefield, comme un drôle.

—Sans doute, sans doute, répondit Robin avec beaucoup de calme, et vous êtes, pour la cervelle et les manières d'excellents juges dont je donnerais pas une prise de tabac. Si M. Harry Wakefield croit avoir été offensé, il sait le moyen de s'en faire justice.

—Il a raison, dit Wakefield qui avait écouté ce qui se passait, partagé entre le ressentiment qu'il avait conçu de la conduite récente de Robin et le souvenir de son ancienne amitié.

Il se leva alors, et alla vers Robin, quitta son siège en le voyant approcher et lui tendit la main.

—C'est cela, Harry ! allons, servez-le bien ! s'écria-t-on de tous côtés.

—Ne le ménagez pas !

—Montrez-lui comment on se bat !

—Taisez-vous tous, et allez au diable ! dit Wakefield ; et s'adressant alors à son camarade, il prit la main qui lui offrait avec un air d'égard et de défi tout à la fois.

—Robin, dit-il, tu m'as joué un mauvais tour aujourd'hui ; mais, si tu veux, comme un bon garçon, après nous être serré la main, te battre un moment avec moi de bon cœur sur le gazon, je te pardonnerai, et nous serons meilleurs amis que jamais.

—Ne vaudrait-il pas mieux être bons amis dès à présent, et qu'il ne soit plus question de rien ? dit Robin ; nous serons bien meilleurs amis sans avoir donné ni reçu de coups, qu'à près nous être cassé les os.

Harry Wakefield laissa tomber ou plutôt rejeta la main de son ami.

—Je ne croyais pas avoir eu un lâche pour compagnon pendant trois ans.

—Lâche est un nom qui ne m'appartient pas, ni à aucun des miens, dit Robin dont les yeux commençaient à s'enflammer, mais qui se maîtrisait encore. Je n'avais ni les jambes ni les mains d'un lâche, Harry Wakefield, quand je vous tirai du gué de Frew, au moment où vous étiez entraîné vers le rocher noir, et que toutes les anguilles de la rivière s'attendaient à avoir leur part de vos restes.

—Et c'est bien la vérité ! dit l'anglais, frappé du souvenir de la circonstance à laquelle Robin faisait allusion.

—Pardieu ! s'écria le bailli, Harry Wakefield le plus brave garçon qui se soit jamais montré à Whitson-Tryte, à la foire de Wooler, à Carlisle-Sands, ou à Stagshaw-Bank, va-t-il donc empocher tranquillement un affront ? Ah ! voilà ce que c'est que de vivre si longtemps avec les gens à kilts et à toques : on oublie l'usage de ses poings.

—Je pourrais vous apprendre, maître Fleecebumpkin, que je n'ai pas perdu l'usage des miens, dit Wakefield : et s'adressant de nouveau à Robin :

—Nous ne pouvons pas en rester là, lui dit-il ; il faut que nous jouions des mains, ou nous serions la risée de tout le pays. Le diable m'emporte si je te fais mal. Je mettrai des gants si tu veux. Allons, avance-toi comme un homme.

—Pour être battu comme un chien, dit Robin ; est-ce raisonnable ? Si vous trouvez que j'ai eu quelque tort avec vous, je suis prêt à aller devant votre juge, quoique je ne connaisse ni sa loi ni son langage.

Un cri général s'éleva :

—Non ! non ! pas de loi ! pas d'homme de loi ! Quelques coups de poings, et puis soyez amis, répétèrent tous les spectateurs.

—Mais, continua Robin, s'il faut que je me batte, je ne sais pas me battre comme un singe, avec mes mains et mes ongles.

—Comment donc veux-tu te battre ? dit son adversaire, quoique je craigne qu'il ne soit difficile de t'amener là de manière ou d'autre.

—Je voudrais me battre à l'épée, et baisser la pointe au premier sang, comme un gentilhomme.

Un long éclat de rire suivit cette proposition, qui, dans le

fait, avait plutôt échappé au cœur gonflé du pauvre Robin qu'elle n'avait été dictée par son bon sens

—Gentilhomme en vérité, répéta-t-on de toutes parts avec des éclats de rire inextinguibles ; un beau gentilhomme, pardieu !

—Ralph Kaskett, ne pourrais-tu procurer deux épées à ce gentilhomme !

—Non, mais je puis envoyer à l'arsenal de Carlisle, et leur prêter deux fourchettes pour s'essayer en attendant.

—Allons donc ! dit un autre ; les braves Écossais viennent au monde avec la toque bleue sur la tête, et le poignard à la ceinture.

—Il vaudrait mieux envoyer en poste, dit M. Fleecebumkin, chercher le seigneur de Corby-Castle pour servir de second au gentilhomme.

Au milieu de ce feu roulant de sarcasmes, le montagnard porta par instinct la main sous les plis de son plaid avec un mouvement de rage.

—Non, non, il vaut mieux n'en rien faire, dit-il dans sa propre langue ; mille fois maudits soient les mangeurs de porc qui ne connaissent ni les convenances ni la politesse !

“Faites place, tous tant que vous êtes, dit-il en s'avançant vers la porte.

Mais son ancien ami interposa sa robuste personne pour l'arrêter, et quand Robin essaya de passer de force, il l'étendit sur le plancher aussi facilement qu'un enfant renverse une quille.

—Un cercle ! un cercle ! formons un cercle autour des combattants ! s'écria-t-on alors. Les poutres enfumées, les jambons qu'elles contenaient et toute la vaisselle étalée sur le buffet en frémissaient.

—Bravo, Harry !

—Servez-le comme il faut, Harry !

—Prenez garde à lui maintenant, il voit son sang couler.

Pendant qu'on poussait de tels cris, le montagnard se releva vivement, ayant perdu tout son sang-froid, et, livré entièrement à une rage frénétique, il s'élança sur son adversaire avec la sureur, l'activité et la soif de vengeance d'un tigre irrité.

Mais que peut la rage contre la science et le sangfroid ? Dans cette lutte inégale, Robin Oig fut renversé de nouveau ; et comme le coup était nécessairement vigoureux, il resta sans mouvement sur le plancher de la cuisine. L'hôtesse accourut pour lui donner du secours : mais M. Fleecebumkin ne la laissa pas s'approcher.

—Laissez-le, dit-il, il se relèvera encore à temps, et recommencera le combat ; il n'a pas encore la moitié de ce qu'il lui faut.

—Il a cependant tout ce que je veux lui donner, dit son

adversaire, dont le cœur commençait à se radoucir pour son ancien camarade ; et j'aimerais mieux vous donner le reste à vous, monsieur Fleecebumkin ; car vous prétendez vous y connaître un peu, et Robin n'a pas même eu le soin de se déshabiller avant de commencer, mais il s'est battu avec plaid flottant.

“Relevez-vous, Robin, mon ami ! tout est fini maintenant ; et que j'entende quelqu'un dire un mot contre vous, ou contre votre pays à cause de vous !

Robin Oig était encore sous l'influence de sa colère, et avait grande envie de rentrer en lice ; mais étant retenu par dame Heskett, qui cherchait à rétablir la paix, et voyant d'ailleurs que Wakefield ne voulait plus renouveler le combat, sa rage fit place à un silence sombre et menaçant.

—Allons, allons, ne prenez pas cela tant à cœur, mon ami, dit le brave Anglais avec l'humeur facile à apaiser de son pays, secouons-nous la main, et nous serons meilleurs amis que jamais.

—Amis ! s'écria Robin Oig avec beaucoup d'emphase, amis ! Jamais. Prenez garde à vous, Harry Wakefield !

—Eh bien ! que la malédiction de Cromwell tombe sur ton orgueilleuse tête écossaise, comme le dit quelqu'un dans une comédie ; fais ce que tu voudras, et va-t'en au diable ; car un homme ne peut rien dire de plus à un autre après avoir joué du poings, sinon qu'il en est fâché.

Ainsi se séparèrent les deux amis. Robin Oig tira en silence une pièce d'argent qu'il jeta sur la table, et quitta le cabaret ; mais se retournant à la porte, il montra le poing à Wakefield, puis leva un de ses doigts en l'air, d'une manière qui exprimait une menace ou un avis de se tenir sur ses gardes. Il disparut alors au clair de lune.

Il y eut après son départ une sorte de querelle entre le bailli, qui se piquait un peu de faire le fanfaron et Harry Wakefield, qui, avec une inconséquence généreuse, était alors assez disposé à livrer un nouveau combat pour défendre la réputation de Robin Oig, — quoique, dit-il, il ne sût pas se servir de ses poings comme un Anglais, parce que cela ne lui était pas naturel.

Mais dame Heskett empêcha sa seconde dispute d'aller plus loin, en déclarant d'un ton péremptoire qu'il n'y aurait plus de batterie dans sa maison, et qu'il n'y en avait déjà eu que trop.

—Et vous, monsieur Wakefield, ajouta-t-elle, vous apprendrez peut-être ce que c'est que de se faire un ennemi mortel d'un bon ami.

—Laissez donc, bonne dame, Robin Oig est un brave garçon, et ne me gardera pas rancune.

—Ne vous y fiez pas. — Vous ne connaissez pas le caractère sournois des Écossais, quoique vous ayez fait affaire avec eux si souvent. Je dois le connaître, moi, car ma mère était Écossaise.

—On le voit bien par sa fille, dit Ralph Heskett.

Ce sarcasme conjugal donna une autre tournure à la conversation. Il arriva de nouveaux chalands, et d'autres sortirent. L'entretien roula sur les marchés à venir, et sur les prix des bestiaux dans les différentes parties de l'Écosse et de l'Angleterre. On commença quelques marchés, et Harry Wakefield eut le bonheur de trouver un acheteur pour une partie de son troupeau, à un profit très considérable.

Jack Fish Lake, Juillet le 16, 1900.

THE WINGATE CHEMICAL CO, LIMITED.

MESSEURS, — Veuillez m'expédier des Bouteilles de “Stanton's Pain Relief” pour le montant ci-inclus. Vous m'en avez envoyé 12 bouteilles il y a quelque temps, et je pense que cette médecine mérite beaucoup plus d'éloges que vous n'en faites. Elle vaut son pesant d'or, et je ne voudrais pas rester sans en avoir dans la maison. J'ai vendu plus que la moitié du premier lot, que vous avez envoyé, à mon voisin. Je demeure votre obéissante servante,

MADAME JULES GAGNÉ,

Jack Fish Lake, N.W.T.

C'était un événement assez important pour effacer de son cœur toute trace de la querelle désagréable qu'il venait d'avoir. Mais il restait quelqu'un de l'esprit duquel ce souvenir n'aurait pu être effacé par la possession de tous les bestiaux existant entre l'Espk et l'Eden.

C'est Robin Oig Mac-Combish.

—Faut-il que j'aie été sans armes, dit-il, pour la première fois de ma vie ! Maudite soit la langue qui conseille au montagnard de quitter son poignard ! Son poignard ! Ah ! le sang anglais ! Les paroles de ma tante ! Quand ses paroles sont-elles tombées à terre ?

Le souvenir de la fatale prophétie le confirma dans la résolution qu'il venait de former à l'instant.

—Ah ! Morrison ne peut pas être bien loin ; et quand il serait à cent milles, qu'importe ?

Son caractère impétueux eut dès ce moment un but fixe et un motif d'action, et il marcha, avec la vitesse commune à ses compatriotes, vers les plaines à travers lesquelles il savait, par le rapport de M. Ireby, que Morrison s'avavançait. Son esprit était entièrement absorbé par le sentiment de l'injure qu'il avait reçue d'un ami, et par le désir de vengeance qu'il nourrissait contre celui qu'il considérait maintenant comme son plus cruel ennemi. Ses idées chéries d'importance personnelle et de sa bonne opinion de lui-même, de naissance et de rang imaginaire, lui étaient devenues d'autant plus précieuses, comme le trésor de l'avare, qu'il ne pouvait en jouir qu'en secret. Mais ce trésor n'était plus intact ; les idoles qu'il avait adorées secrètement étaient profanées. Insulté, accablé d'injures, battu, il n'était plus digne, dans sa propre opinion, ni du nom qu'il portait, ni de la famille à laquelle il appartenait. Rien ne lui restait, rien que la vengeance ; et comme ses réflexions devenaient plus amères à chaque pas, il jura que cette vengeance serait aussi soudaine et aussi signalée que l'offense.

Quand Robin Oig quitta le cabaret, il y avait au moins entre Morrison et lui sept à huit milles d'Angleterre de distance. La marche de Hugh était lente, comme l'exigeait le pas tardif de son troupeau ; mais Robin laissait rapidement derrière lui les champs moissonnés, les routes bordées de haies, les chemins rocailleux et les terres incultes couvertes de bruyères ; tout cet espace était rendu brillant par une gelée, blanche et un beau clair de lune du mois de novembre. Il marchait à raison de six milles par heure ; et déjà il entendit dans le lointain les mugissements des bestiaux de Morrison ; il commença à les voir pas plus gros que des taupes, et s'avavançant lentement sur la vaste étendue d'un marais. Enfin il les rencontra, passa outre, et arrêta le conducteur.

—Dieu nous garde ! dit l'habitant des basses-terres. Est-ce vous, Robin Mac-Combish, ou est-ce votre ombre ?

—C'est Robin Oig Mac-Combish, répondit le montagnard, et ce n'est pas lui. Mais n'importe, donnez-moi ce poignard.

—Quoi ! retournez-vous aux montagnes ? Diable ! avez-vous tout vendu avant la foire ? C'est plus fort que les plus prompts marchés que j'aie vus.

—Je n'ai pas vendu ; je ne vais pas aux montagnes ; peut-être n'y retournerai-je jamais. Rendez-moi mon poignard, Hugh Morrison, ou nous aurons une querelle.

—Vraiment, Robin, j'en veux savoir davantage avant de le

rendre. C'est une arme dangereuse dans la main, d'un montagnard, et il me semble que votre tête trame quelque méfait.

—Allons, allons, donnez-moi mon arme, dit Robin Oig avec impatience.

—Tout doux ! dit son ami avec la meilleure intention. Je vais vous dire ce qui vaut mieux que toutes ces affaires de poignard. Vous savez que les montagnards, les habitants des basses-terres et ceux des frontières sont tous frères une fois qu'ils sont sortis d'Écosse. Voyez les gaillards d'Esksdale, le brave Charlie de Liddesdale, les jeunes gens de Lockerby, les quatre Dandies de Lustruther, et quelques autres plaids gris, sont là qui arrivent derrière nous ; et si vous avez été offensé, foi de Manly Morrison, nous vous ferons rendre justice, quand tous les gens de Carlisle et de Stanwig devraient prendre part à la querelle.

—A vous dire vrai, reprit Robin Oig, qui voulait éluder les soupçons de son ami, je me suis engagé dans une compagnie des gardes noires, et il faut que je parte demain matin.

—Engagé ! étiez-vous fou, ou ivre ? Il faut vous racheter. Je puis vous prêter vingt billets, et vingt de plus si le troupeau se vend.

—Merci, merci. Hughie ; mais je suis de bon cœur la route que j'ai prise. Ainsi le poignard ! le poignard !

—Le voilà, puisque vous le voulez absolument. Mais songez à ce que je vous ai dit. Par ma foi, ce sera une triste nouvelle pour les filles de Balquidder quand elles apprendront que Robin Oig Mac-Combish a pris une mauvaise route.

—Triste nouvelle à Balquidder en effet, répéta le pauvre Robin ; mais Dieu vous garde, Hughie, et vous favorise dans vos marchés ! Vous ne verrez plus Robin Oig à aucun rendez-ni à aucune foire.

A ces mots il serra à la hâte la main de son ami, et retourna sur ses pas avec la même vitesse.

—Ce garçon-là a quelque chose, murmura Morrison ; mais c'est ce que nous verrons peut-être mieux demain matin.

Mais longtemps avant le point du jour la catastrophe de notre histoire était arrivée. Il y avait deux heures que la querelle avait eu lieu, et elle était presque oubliée, quand Robin Oig retourna au cabaret d'Heskett. La chambre était remplie de différentes sortes de personnes. Chacun parlait à sa manière ; les voix graves et les chuchotements de ceux qui s'occupaient activement d'affaires se mêlaient aux rires, aux chansons et aux plaisanteries bruyantes de ceux qui n'avaient rien à faire que de se réjouir. Parmi ces derniers était Harry Wakefield, qui, au milieu d'une groupe de rieurs avec leurs grosses redingotes, leurs souliers à clous et leurs joyeuses physionomies anglaises, répétaient la vieille chanson.

*Je suis Roger ; je conduis tour à tour
Et la charrue et la voiture.*

Il fut interrompu par une voix bien connue, disant d'un ton élevé et sévère, marqué d'un fort accent des montagnes :

—Harry Wakefield, si vous êtes un homme, levez-vous.

—Qu'est-ce ? qu'y a-t-il ? se demandèrent les assitants les uns aux autres.

—Ce n'est, dit Fleecebumpkin qui alors était tout à fait ivre, qu'un maudit Écossais à qui Henry Wakefield a déjà servi son potage aujourd'hui, et qui vient maintenant encore pour le faire réchauffer.

—Harry Wakefield, dit l'Écossais répétant sa fatale sommation, levez-vous si vous êtes un homme.

Il y a dans le ton d'une colère profonde et concentrée quelque chose qui attire l'attention et inspire la crainte, même par le seul son de la voix. Les spectateurs se reculèrent de tous côtés, et fixèrent leurs yeux sur le montagnard, qui se tenait debout au milieu d'eux, fronçant le sourcil, et exprimant par ses traits une résolution bien prononcée.

—Je me lèverai bien volontiers, Robin, mon garçon, mais ce sera pour nous serrer la main, et boire à l'oubli de toute animosité. Ce n'est pas la faute de votre courage si vous ne savez pas vous servir de vos poings.

En parlant ainsi, il s'était placé debout vis-à-vis de son adversaire, et son air ouvert et confiant contrastait étrangement avec la ferme résolution de vengeance qui brillait dans les yeux sombres et sauvages du montagnard.

—Ce n'est pas ta faute, te dis-je, mon garçon ai, n'ayant pas le bonheur d'être Anglais, tu ne sais pas te battre mieux qu'une jeune fille.

—Je sais me battre, répondit Robin d'un air sévère, mais calme, et vous allez l'apprendre. Harry Wakefield, vous m'avez montré ce matin comment se bat un manant saxon ; je vous montre maintenant comment se bat un gentilhomme des Highlands.

L'action suivit la parole, et Robin, tirant à l'instant son poignard, le plongea dans la large poitrine poitrine de l'Anglais. Le coup fut si fort et si sûr, que le poignée résonna sourdement contre le sternum, et la lame à deux tranchants pénétra jusqu'au cœur de la victime. Harry Wakefield tomba, et expira sans pousser un seul cri. Son assassin saisit alors le bailli au collet, et lui mit son poignard sanglant sous la gorge, tandis que la terreur et la surprise rendaient l'autre incapable de se défendre.

—Je devrais vous jeter mort à côté de lui, dit-il ; mais le sang d'un être vil et rampant ne se mêlera jamais sur le poignard de mon père avec celui d'un brave homme.

En parlant ainsi, il poussa le bailli avec une telle force qu'il tomba sur le plancher, tandis que Robin, de l'autre main, jeta l'arme fatale au milieu du foyer.

—Allons, dit-il, me prenne qui voudra, et que le feu efface le sang, s'il le peut.

L'étonnement tenait encore les spectateurs immobiles, quand Robin demanda un officier de justice : un constable arriva, et Robin se rendit à lui.

—Vous avez fait une belle besogne cette nuit, dit le constable ; répandre ainsi le sang !

—C'est votre faute, répondit le montagnard. Si vous l'aviez retenu et empêché de me frapper il y a deux heures, il serait maintenant aussi portant et aussi gai qu'il l'était il y a deux minutes.

—La réparation en sera terrible, répliqua l'officier de justice.

—Qu'importe ? la mort paye toutes les dettes ; elle payera celle-là aussi.

L'indignation commença alors à succéder à l'horreur parmi les spectateurs : et la vue d'un compagnon favori assassiné au milieu d'eux, quand la provocation avait été si peu proportionnée à cet excès de vengeance, aurait pu les pousser à tuer le meurtrier sur le lieu même. Mais l'officier de justice fit son devoir dans cette occasion, et, avec l'assistance de quelques-uns des spectateurs les plus raisonnables, il se procura des gardes à cheval pour conduire le prisonnier à Carlisle, pour y être mis en jugement aux prochaines assises. Pendant que l'escorte se préparait, le prisonnier n'exprima pas la moindre crainte, on n'essaya pas de faire la moindre réponse. Seulement, avant d'être emmené hors de cette chambre fatale, il voulut regarder le cadavre, qu'on avait relevé et placé sur la grande table au bout de laquelle Harry Wakefield présidait, quelques minutes auparavant, plein de vie, de force et de gaieté. Jusqu'à ce que les chirurgiens vissent examiner la blessure mortelle, on avait par décence couvert la figure d'une serviette. A la surprise et à l'horreur des assistants, dont l'exclamation générale fut prononcée les dents serrées et les lèvres à demi fermées, Robin Oig retira la serviette, et fixa un regard triste, mais ferme, sur le visage inanimé de celui qui avait perdu la vie si promptement, que le sourire de bonne humeur, de confiance dans sa propre force, de conciliation tout à la fois et de mépris pour son ennemi, semblait encore se dessiner sur ses lèvres. Tandis que les spectateurs paraissaient croire que la blessure qui venait de remplir de sang l'appartement allait se rouvrir et couler de nouveau sous la main de l'homme, Robin Oig replaça la serviette en s'écriant simplement :

—C'était un bel homme.

Mon récit est à peu près terminé. Le malheureux montagnard fut jugé à Carlisle. J'étais présent moi-même, et en ma qualité de jeune juriconsulte, ou au moins d'avocat écossais et d'homme d'un certain rang, le shérif de Cumberland eut l'honnêteté de m'offrir une place sur le banc des magistrats.

Les faits du procès furent détaillés et prouvés dans l'audition des témoins de la manière dont je les ai racontés ; et, quels que peuvent être d'abord les préjugés de l'audience contre un crime aussi contraire au caractère anglais que celui d'assassiner par vengeance, cependant, quant on eut entendu l'explication des préjugés nationaux enracinés du prisonnier, qui le faisaient se considérer comme souillé d'un déshonneur ineffaçable après avoir souffert une violence personnelle ; quand on considéra quelle patience et quelle modération il avait d'abord montrés, la générosité anglaise se trouva disposée à regarder son crime plutôt comme l'erreur fatale d'une fausse idée d'honneur, que comme le fait d'un cœur naturellement barbare ou pervers par l'habitude du crime. Je n'oublierai jamais le résumé du vénérable juge au jury, quoique je ne fusse alors guère disposé à me laisser toucher par ce qui était éloquent ou pathétique.

—Notre devoir a été jusqu'ici, dit-il en faisant allusion à quelques procès qui avaient précédé celui de Robin, de discuter des crimes qui excitent le dégoût et l'horreur, tout en appelant sur eux la juste vengeance de la loi. Nous avons

B. E. MCGALE

Montréal, 21 mars 1883.

Cher Monsieur,

Nous avons fait usage de votre *SPRUCINE* dans notre Couvent ces quatre ou cinq dernières années, et nous pouvons consciencieusement la recommander comme un bon remède pour la toux, le rhume et les affections des bronches.

J'en ai envoyé à notre Maison Mère où l'on s'en sert maintenant, et là aussi on est entièrement satisfait.

L'usage de la *SPRUCINE* devrait être répandu partout, car il est certain que ce remède est bien tel que vous le prétendez.

La Supérieure de l'Académie Ste-Anne.

maintenant à remplir un devoir plus pénible encore, c'est d'appliquer ses arrêts salutaires, même dans leur sévérité, à un cas tout à fait particulier, dans lequel le crime, car c'est un crime, et c'en est un grand, a été produit moins par la méchanceté du cœur que par l'erreur du jugement, moins par l'envie de mal faire que par une notion malheureusement pervertie de ce qui est bien. Voici deux hommes qui, nous a-t-on dit, étaient estimés dans leur classe, et qui paraissent avoir été mutuellement attachés par les liens de l'amitié : la vie de l'un a déjà été sacrifiée à un funeste point d'honneur, et celle de l'autre est sur le point de subir la vengeance des lois offensées ; et cependant tous deux peuvent réclamer au moins notre compassion, comme ayant agi dans l'ignorance de leurs préjugés nationaux réciproques, et en hommes malheureusement égarés, plutôt que comme ayant dévié volontairement du droit chemin.

« Dans la cause originaire de la querelle, nous devons, par justice, donner raison au prisonnier qui est devant nous. Il avait acquis possession de l'enclos, objet de la dispute, par un contrat légal avec le propriétaire M. Ireby ; et cependant, quand il se vit accabler de reproches injustes en eux-mêmes, et doublement amers sans doute pour un caractère irascible, il offrit de céder la moitié de son acquisition pour conserver la paix et se montrer bon camarade ; mais sa proposition amicale fut rejetée avec mépris. Vint ensuite la scène au cabaret de M. Heskett. Vous observerez comment le prisonnier y fut traité par le défunt, et je regrette d'être obligé d'ajouter par les spectateurs, qui semblent l'avoir excité de manière à l'exaspérer au plus haut degré : tandis qu'il ne demandait qu'à conserver la paix ou à entrer en arrangement, et qu'il offrait de se soumettre à un magistrat ou à un arbitre mutuel, le prisonnier fut insulté par toute la compagnie, qui sembla en cette occasion avoir oublié la maxime nationale de l'égalité dans le combat ; et quand il chercha à s'échapper paisiblement de la chambre, il fut arrêté, renversé, battu, et il vit même couler son sang.

« Messieurs les jurés, ce n'est pas sans impatience que j'ai entendu mon éloquent confrère, l'avocat de la couronne, donner une tournure défavorable à la conduite du prisonnier dans cette occasion.

« Le prisonnier, nous a-t-il dit, craignant de rencontrer son adversaire dans une lutte égale et de se soumettre aux lois du combat, eut recours, comme un lâche Italien, à son fatal stylet, pour assassiner l'homme avec lequel il n'osait pas se mesurer en homme.

« J'ai remarqué que le prisonnier frémissait à cette partie de l'accusation, qu'il s'emblait repousser avec toute l'horreur naturelle à un homme brave ; et comme je désire que mes paroles fassent impression quand je fais ressortir son crime réel, je dois aussi le convaincre de mon impartialité en réfutant tout ce qui me paraît être une fausse accusation. Il ne peut y voir de doute que le prisonnier ne soit un homme de résolution, de trop de résolution. Plût au ciel qu'il en eût eu moins, ou du moins qu'il eût reçu une meilleure éducation pour la diriger !

« Messieurs, quant aux lois du combat dont parle mon confrère, elles peuvent être des lois dans les endroits où se donnent les combats de taureaux, d'ours ou de coqs, mais elles ne le sont pas ici. Ou si elles peuvent être admises simplement

comme fournissant une sorte de preuve qu'il n'y avait pas de préméditation dans ce genre de combat, dont il nous résulte quelquefois de fatals accidents, elles ne peuvent l'être que quand les deux parties sont *in pari casu*, connaissent aussi bien l'une que l'autre ce combat corps à corps, et consentent également à s'en rapporter à cette espèce d'arbitrage. Mais prétendra-t-on qu'un homme supérieur à la foule par son rang et son éducation doit être soumis ou obligé de se soumettre à cette lettre grossière et brutale, peut-être contre un adversaire plus jeune, plus fort ou plus habile ? Certainement le code du pugilat même s'il est fondé, comme le prétend mon confrère, sur la maxime de la vieille Angleterre, c'est-à-dire le combat à armes égales, ne peut contenir rien d'aussi absurde. Et, messieurs les jurés, si les lois permettent à un Anglais de distinction, portant, je suppose, son épée, de s'en servir pour se défendre par la force contre une violente agression personnelle de la nature de celle que le prisonnier a soufferte, elle ne protégeront pas moins un étranger, dans les mêmes circonstances pénibles. Si donc, messieurs les jurés, l'accusé, quand il se vit ainsi pressé par une force majeure, quand il se vit l'objet des insultes de toute une compagnie, et en butte à la violence directe de l'un d'eux au moins, et, comme il pouvait le craindre, de plusieurs autres ; si alors, dis-je, l'accusé avait tiré l'arme que ses compatriotes, nous dit-on, portent généralement sur eux, et que la même circonstance que vous avez entendu rapporter par les témoins en eût été le résultat, je n'aurais pas pu en conscience vous le déclarer coupable de meurtre.

« Mais, messieurs les jurés, le point de la question dans le cas présent est l'intervalle écoulé entre l'infliction de l'outrage et la fatale vengeance. Dans la chaleur du moment, ou, pour employer le terme légal, dans la *chaude mêlée*, la loi prenant en pitié les infirmités de la nature humaine, a quelque égard aux passions qui donnent dans un pareil moment de fureur, au sentiment de la douleur présente, à la crainte de maux plus graves, à la difficulté de préciser avec une juste exactitude le degré de violence nécessaire pour protéger la personne de l'individu attaqué sans injurier ou blesser celle de l'agresseur plus qu'il n'est absolument indispensable. Mais le temps nécessaire pour faire douze milles, quelle que prompt qu'ait été la marche, était un intervalle qui devait suffire au prisonnier pour revenir à lui-même ; et la violence avec laquelle il a exécuté son dessein, accompagnée de tant de circonstances qui prouvent une préméditation, n'a pu être l'impulsion ni de la colère ni de la crainte ; c'était le plan de l'acte d'une vengeance arrêtée d'avance, à laquelle la loi ne peut, ni veut ni ne doit accorder aucune compassion ni avoir aucune égard. Il est vrai, nous pouvons nous le répéter à nous-mêmes, en atténuation de l'action fatale du malheureux accusé, son cas est tout à fait particulier. Le pays qu'il habite était, dans un temps qu'ont pu voir beaucoup de personnes existant encore aujourd'hui, inaccessible, non seulement aux lois de l'Angle-



Guérissent CORS et VERRUES

Le seul remède sûr, rapide et efficace pour Cors et Verrues. Ni douleur, ni marque. Envoyé franco sur réception du prix. Adressez

B. E. MCGALE, MONTREAL.

FLATTERIE DE BONNE VENDEUSE



La grosse dame.—Alors vous croyez que vos corsets "Taille de guêpe" pourront m'aller ?

La vendeuse.—Oh ! certain-ment, à plus forte raison, madame, puisque nous en vendons même à des dames fortes.

terre, qui n'y ont même pas encore pénétré, mais même aux lois auxquelles nos voisins d'Écosse sont soumis, et que nous devons supposer être, comme elles le sont sans doute réellement, fondées sur les principes généraux de justice et d'équité qui gouvernent tous les pays civilisés. Dans leurs montagnes comme parmi les Indiens du nord de l'Amérique, les diverses tribus étaient habituées à guerroyer entre elles, de sorte que chaque homme était obligé d'aller armé pour sa propre défense ou pour venger l'insulte faite à son voisin. Ces hommes, par les idées qu'ils avaient de leur propre origine et de leur importance personnelle, se regardaient comme autant de cavaliers ou d'hommes d'armes plutôt que comme les paysans d'une contrée paisible. Les lois du pugilat, comme les appelle mon confrère, étaient inconnues à cette race de montagnards guerriers. Cette décision des querelles par les seules armes que la nature a données à tous les hommes doit leur avoir paru aussi ignoble et aussi absurde qu'elle le paraît à la noblesse de France. La vengeance, d'un autre côté, doit avoir été aussi familière à leurs habitudes sociales qu'à celles des Cherokees ou des

Mohawks. C'est vraiment au fond, comme l'a dit Baron, une sorte de justice sans règle ; car la crainte de la vengeance doit lier les mains de l'opresseur quand il n'y a pas de loi reconnue pour réprimer la violence. Mais quoiqu'on puisse admettre tous ces raisonnements, et quoique nous devions convenir que, tel ayant été l'état des montagnards d'Écosse du temps des ancêtres du prisonnier, beaucoup de ces opinions et de ces sentiments doivent encore conserver leur influence sur la génération actuelle, ils ne peuvent ni ne doivent, même dans le cas présent, quelque pénible qu'il soit, rien changer à l'exercice de la loi, soit entre vos mains, messieurs les jurés, soit dans les miennes. Le premier objet de la civilisation est de mettre la protection générale de la loi, également administrée, à la place de cette justice sauvage que chaque homme se rendait à lui-même, suivant la longueur de son épée ou la force de son bras. La loi dit aux sujets d'une voix qui ne le cède qu'à celle de la Divinité :

—La vengeance m'appartient. Du moment que la passion a le temps de se calmer, et la raison celui d'intervenir, l'offensé doit savoir que la loi prend sur elle le droit exclusif de décider ce qui est juste ou injuste entre les parties, et oppose sa barrière inviolable à toute tentative individuelle de se rendre justice à soi-même. Je le répète, ce malheureux doit être personnellement l'objet de notre pitié plutôt que de notre horreur ; car il a failli dans son ignorance, et par de fausses notions d'honneur. Mais son crime n'en est pas moins celui de meurtre, messieurs, et c'est votre devoir de le déclarer. Les Anglais ont leurs passions haineuses aussi bien que les Écossais ; et si l'action de cet homme restait impunie, vous pourriez faire sortir du fourreau, sous divers prétextes, mille poignards depuis l'extrémité du Cornouaille jusqu'aux îles Orcades."

Ce fut ainsi que le vénérable juge termina son résumé ; à en juger par son émotion visible, et par les larmes qui remplissaient ses yeux, ce fut réellement pour lui une tâche pénible. Le jury, suivant ses instructions, déclara l'accusé coupable ; et Robin Oig Mac-Combish, autrement Mac-Gregor, fut condamné à mort, et conduit à l'échafaud où il fut exécuté. Il subit la mort avec une grande fermeté, et reconnut la justice de la sentence ; mais il repoussa avec indignation les observations de ceux qui l'accusaient d'avoir attaqué un homme désarmé.

—Je donne ma vie pour la vie que j'ai prise, dit-il ; que puis-je faire de plus ?

FIN.

ERREURS GRAVES

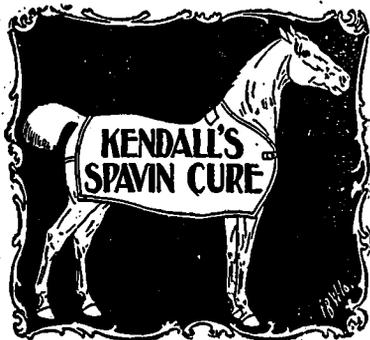
On commet trop souvent des erreurs graves dans l'appréciation de certains désordres que l'on prend pour des symptômes de la maladie du cœur, alors que le mal vient uniquement de la pauvreté ou de l'impureté du sang. Un bon traitement avec les **Pilules de Longue Vie** du **Chimiste Bonard** fait disparaître ces causes d'appréhension.

L'Asthme

Envoyez votre adresse afin de recevoir GRATUITEMENT et franco un paquet-échantillon de la **POUDRE ANTI-ASTHMATIQUE** du Dr Coderre. Si vous êtes souffrant, essayez ce remède et vous serez soulagé. Adressez :

THE WINGATE CHEMICAL CO. (Limited) Montreal.

Bronchite



VAUT \$50 LA BOUTEILLE
Pour cet homme.

Cela peut vous valoir ce montant
ou même davantage...

Fingal, Co. de Barnes, N.-D., 19 mars 1898.
Chers messieurs.—J'ai employé votre Remède de Kendall pour les éparvins et le considère un excellent liniment. J'en ai guéri ma meilleure jument que je ne vendrais pas pour \$125 et que j'ai autrefois offerte pour \$75. Je serai heureux de recevoir pour ce timbre votre livre et vos recettes, ainsi que l'explique ce carton.

Bien à vous,

FRANK SMITH.

Hartington, P.O., Ontario, 6 mars 1898.

Dr B. J. Kendall Co.

Chers messieurs.—Vous trouverez sous pli un timbre de deux centins pour votre précieux livre sur les chevaux. J'en avais un mais je l'ai perdu. Depuis des années j'emploie votre Remède de Kendall contre les éparvins avec un constant succès et le considère comme le meilleur liniment sur le marché pour hommes ou bêtes. Veuillez m'envoyer le livre pour chevaux que vous annoncez sur la bouteille.

GEORGE BROWN.

C'est un remède absolument sûr pour les éparvins, les Suros, les Courbes, les Jardons, etc. Il détruit l'excroissance et ne laisse aucune cicatrice. Prix, \$1; six pour \$5. Comme liniment il n'a pas son égal pour les familles. Demandez à votre pharmacien le Remède de Kendall pour les éparvins; ainsi que le "Traité sur les chevaux", le livre donné gratuitement, ou adressez-vous à

Dr B. J. KENDALL Co., Enosburg Falls, Vt.

R·I·P·A·N·S TABULES

Les Médecins les
Trouvent
Une Excellente
Prescription
Pour l'humanité.

ON DEMANDE:—Un cas de mauvaise santé que les R·I·P·A·N·S n'améliorèrent pas. Elles chassent la douleur et prolongent la vie. Une seule soulage. Remarquez le mot R·I·P·A·N·S sur le paquet et n'acceptez aucune substitution. Les R·I·P·A·N·S, 10 pour 5 cents, peuvent être trouvés dans toutes les pharmacies. Dix échantillons et mille attestations seront envoyés par la poste pour cinq cents à n'importe quelle adresse donnée à la Ripans Chemical Co., 10 Spruce, New-York.

AUX LECTEURS DE CE JOURNAL

Dans l'intérêt de votre précieuse santé, n'oubliez pas de suivre un traitement méthodique avec les **Effluents de Longue Vie du Chimiste Bonard** pour conserver votre sang pur et vos fraîches couleurs.

—Rien n'est mélodieux comme cette musique du silence de la nature!

LA SEULE

Le patron.—Mais, je ne puis vous accepter à moins que vous ayez une recommandation. En avez-vous une?

L'applicant.—Oh, oui!

Le patron.—Et laquelle?

L'applicant.—A la clémence de la cour.

SACHETS... PARFUMÉS

Envoyez-nous 35 cents en Argent ou en Timbres et nous vous enverrons l'AMI DU LECTEUR pendant un an et un JOLI SACHET PARFUMÉ (parfums select) d'une durée garantie pour deux ans. Adressez :

"L'AMI DU LECTEUR," MONTREAL.

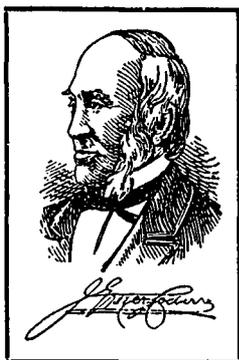
10c

Sur réception de 10c en argent ou en timbres-poste nous vous enverrons franc de port

10 JOLIES CARTES DE NAISSANCE

Élégantes et dessins attrayants.

L'AMI DU LECTEUR, 2 Maple Avenue, Montréal.



L'Asthme . . .

La saison est arrivée où les personnes souffrant d'AFFECTIONS ASTHMATIQUES ou BRONCHIQUES éprouvent énormément de malaise et sont fréquemment retenues à leurs maisons par les changements soudains dans la température. Un soulagement immédiat peut être apporté à leur état de santé par l'usage de la . . .

Poudre Anti-Asthmatique

du Dr Coderre

Un échantillon vous en est envoyé gratis. Les CAS CHRONIQUES sont fortement enrayés et le malade peut ressentir un grand soulagement grâce à elle. La su pre an'e nouvelle que l'ASTHME PEUT ÊTRE GUÉRI

venant d'un homme aussi autorisé que l'était feu le Dr J. Eméry Coderre, qui au cours d'une pratique de plus de 50 ans a eu une large expérience et de merveilleux succès dans le traitement des maladies des organes respiratoires, vous prouve que la *Poudre Anti-Asthmatique du Dr Coderre* apporte un soulagement immédiat aux plus violentes attaques d'asthme. Son emploi régulier ne contribue pas seulement à soulager le malade mais rend les attaques moins fréquentes, puis en empêche pour tout de bon le retour.

Dans les cas d'ENROULEMENTS GRAVES, d'OPPRESSIONS BRONCHITIQUES et de TOUX OBSTINÉES, cette poudre sera considérée hors de prix. Convaincus que le moyen honnête de vendre un Remède est de laisser ceux qui voudraient l'acheter reconnaître par eux-mêmes ses mérites avant de faire l'achat—à chaque victime de ces maux qui nous enverra son nom et son adresse, nous ferons parvenir gratuitement un paquet-échantillon de la *Poudre Anti-Asthmatique du Dr Coderre*.

Envoyez votre adresse afin de recevoir gratuitement et franco un paquet-échantillon. Si vous êtes souffrant, ne manquez pas d'essayer ce remède et vous serez soulagé.

Le prix de vente régulier est de 50 cts à \$1.00, selon la grosseur du paquet.

THE WINGATE CHEMICAL CO., Limited,

2 Maple Avenue, Montréal

Le Thé de Bœuf



OXOL

Donne la Force et sustente la Vie.

Une once d'OXOL contient plus de matière nutritive qu'une livre d'Extrait de Bœuf ou que le thé de bœuf fait à la maison

PRÉPARÉ PAR LA

OXOL FLUID BEEF CO., Montreal

A VENDRE PAR

B. E. MCGALE,

2123 Rue Notre-Dame, - Montréal.

Restaurateur ... de Robson

Plus de Cheveux gris

Voulez-vous donner à vos cheveux gris le NOIR de leurs jeunes années, faites usage du RESTAURATEUR de Robson, préparation par excellence.

En vente partout, 50c la bouteille.

PROPRIÉTAIRE

J. T. GAUDET, Pharmacien,

JOLIETTE, P. Q.

PIEDS

Tendres, Transpirants, Enflés, Irritables, Cors Mous et Ongles incarnés, immédiatement soulagés par la POUDRE de MCGALE pour les pieds. — Prix 25 cts par boîte. — Un échantillon GRATIS sera envoyé franco en s'adressant

THE WINGATE CHEMICAL CO. (Limited) MONTREAL.

GRATIS

RETOUR DU TEMPLE

Mme Brown, de Détroit, a amené Willie au prêche. Au dîner elle lui demande de quel texte s'est servi le "reverend".

—Je ne me rappelle pas, répond Willie, mais c'est quelque chose de Saint-Paul.

—En es-tu sûr ? insiste la mère.

—Bien, je puis me tromper, fait Willie, mais si ce n'est pas de Saint-Paul, ce doit être de Minnéapolis. Un des deux, certain.

AU THÉÂTRE

Mlle Phéline.—Que je suis donc contrariée d'avoir perdu mon éventail !

Gaiien.—Mademoiselle veut-elle me permettre de le remplacer en lui soufflant de l'air.

AU RESTAURANT

—Ah ! ça, garçon, vous ne sortirez donc pas de votre filet et de votre truite ?

—Entre nous, monsieur n'ignore pas que la grande cuisine a disparu avec les grands estomacs ?

POUR LES DYSPEPTIQUES

La dyspepsie est une des grandes misères de la vie humaine. Ceux qui en souffrent peuvent seuls justement apprécier combien cette affection est pénible et douloureuse. Les **Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard**, employés dans un traitement méthodique, guérissent rapidement de cette affection.

Le prochain numéro de L'AMI DU LECTEUR contiendra comme feuilleton complet un charmant récit intitulé

Le Miroir de ma Tante Marguerite

qui n'a jamais été publié dans ce pays. On y trouvera aussi des articles sur d'autres sujets attrayants.

N'oubliez pas de donner votre commande à quelque dépôt de journaux.

50 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS
DESIGNS
COPYRIGHTS & C.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year: four months, \$1. Sold by all newsdealers.

MUNN & Co., 361 Broadway, New York
Branch Office, 626 F St., Washington, D. C.

Fondée le 28 Décembre 1876.

Société des Artisans Canadiens-Français

Membres au 1er novembre 1900.....	15.108	Payé au 1er octobre 1900 :	
Valeur de la société au 1er novembre 1900.....	\$289,164.96	Aux héritiers..	\$725,990.55
Prêts aux fabricques, et dépôts en banques.....	265,000.00	Aux malades..	\$76,225.24
		Assurance au décès.....	\$1,000.00
		Bénéfices en maladie.....	4.00
		Par semaine, durant 20 semaines par an.	

Bureau Central : 115 rue Saint-François-Xavier, Montréal

Tel. Bell Main 2339.

Boîte 1068 B. P.

Tel. des March. 815.

Officiers honoraires

AUMONIER GÉNÉRAL.....	MGR PAUL BRUCHÉSI, archevêque de Montréal.
PRÉSIDENT HONORAIRE.....	SIR WILFRID LAURIER, premier ministre du Canada.
AUMONIER.....	M. le chanoine A. ARCHAMBAULT.
VICE-PRÉSIDENT HONORAIRE.....	Son Honneur RAYMOND PRÉFONTAINE, M.P., maire de Montréal

Conseil exécutif

PRÉSIDENT GÉNÉRAL.....	JOSEPH THIBEAULT, maître plombier.
1er VICE-PRÉSIDENT GÉNÉRAL.....	ALFRED LAMBERT, manufacturier de chaussures.
2me VICE-PRÉSIDENT GÉNÉRAL.....	L. S. GENDRON, employé civique.
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL.....	A. BOURBONNIÈRE.
TRÉSORIER GÉNÉRAL.....	HENRI ROY.
1er COMMISSAIRE-ORDONNATEUR.....	NAPOLEON DESCHAMPS, négociant.
2me COMMISSAIRE-ORDONNATEUR.....	J. H. FOISY.
DIRECTEURS.....	{ J. V. DESAULNIERS, W. LAMARRE, A. A. GIBEAULT, J. A. LABELLE, LOUIS A. JACQUES.
CENSEURS.....	L. E. MORIN, JR, J. A. DENIGER, CHAS. J. BÉLAND.
INSPECTEUR-ORGANISATEUR.....	NAPOLEON LACHANCE.
AUDITEURS.....	J. A. PORLIER, J. A. MARTIN.
MÉDECIN EN CHEF.....	E. P. LACHAPPELLE, M.D.
PROUREUR.....	GUSTAVE LAMOTHE, avocat.
NOTAIRE.....	PHILEAS MAINVILLE, N.P.

Succursales — Canada

MONTRÉAL	Immaculée-Conception	St-Romuald	Ste-Anne des Plaines
<i>Bureau Central</i>	St-Edouard	St-Jérôme	St-Aimé
	QUÉBEC	St-Jean des Chaillons	St-Eustache
Ste-Brigide	Lévis	Lachine	Sault-au-Récollet
St-Enfant Jésus	Québec	St-Paul l'Érmitte	Actonvale
St-Charles	St-Hyacinthe	Joliette	Wotton
Sacré-Cœur	Trois-Rivières	Terrebonne	St-Charles Bellechasse
St-Henri	St-Jean	Ste-Martine	Fraserville
St-Louis de France	Soiel	St-Jacques l'Achigan	La Patrie
St-Vincent de Paul	Farnham	St-Lin	Ste-Marie de Beauce
Hochelaga	Drummondville	St-Martin	Granby
St-Jean-Baptiste	Valleyfield	St-Rémi	Ste-Anne de la Pérade
Maisonneuve	Shebrooke	Berthier	St-Alban
Notre-Dame	Magog	Lanoraie	
Ste-Cunégonde	St-Félix de Valois	Verchères	ONTARIO
St-Jacques	St-Geneviève	Longueuil	Ottawa
St-Joseph		St-Rose	Alfred

Etats-Unis

MASSACHUSETTS	New-Bedford	Greenville	MAINE
Worcester	Ware		Biddeford
Lowell	Springfield	RHODE-ISLAND	Lewiston
Haverhill	Fitchburg		Augusta
Salem	Lawrence	Woonsocket	Waterville
Fall River	NEW-HAMPSHIRE	Providence	
Holyoke	Manchester	Central Falls	

CONDITIONS D'ADMISSION

Pour être admissible dans cette société, il faut posséder les qualités et remplir les conditions suivantes :

- (1) Être catholique et n'appartenir, sans dispense de l'ordinaire, à aucune société secrète ou autre défendue par l'Eglise catholique.
- (2) Avoir de bonnes mœurs et n'être point adonné à l'usage immodéré des boissons enivrantes.
- (3) Jouir d'une bonne santé, d'une bonne constitution, n'être sujet à aucune maladie héréditaire, acquise ou incurable, ni affligé d'aucune infirmité notable
- (4) Ne pas exercer l'une des occupations suivantes, qui sont réputées insalubres aux fins des règlements de la Société, savoir : égoutier, vidangeur, pompier, ingénieur et chauffeur de locomotives, mineur, serre-frein, etc., etc.
- (5) Être âgé d'au moins dix-huit ans et ne pas dépasser l'âge de quarante-cinq ans.
- (6) Parler la langue française ; être Canadien-Français ou considéré comme tel.

L'aspirant doit être présenté par deux membres qui signent la formule de présentation. Il dépose en même temps \$1.25 pour couvrir les frais de son examen médical. S'il est admis par le bureau de direction, il aura à payer les droits d'entrées suivants :

De 18 à 30 ans.....	\$ 2.00	De 41 à 42 ans.....	\$20.00
" 30 à 35 ".....	3.00	" 42 à 43 ".....	30.00
" 35 à 40 ".....	5.00	" 43 à 44 ".....	40.00
" 40 à 41 ".....	10.00	" 44 à 45 ".....	50.00

... UNE CHANCE SANS PRÉCÉDENT ...

Des primes artistiques
pour le public lecteur.

Dans le double but de nous montrer reconnaissants pour l'encouragement que nous a accordé le public et, aussi, pour disséminer certaines gravures réellement artistiques, nous avons décidé de faire l'offre que voici :

A tous ceux qui, étant nouveaux abonnés, nous enverront VINGT-CINQ CENTS pour l'abonnement, plus CINQ CENTS pour la poste, nous enverrons au choix une des gravures suivantes : grandeur 13 x 16.

Ste Famille, St Joseph, Sacré Cœur Jésus, Sacré Cœur Marie, Immaculée Conception, Le Bon Pasteur, Jésus portant sa Croix, Ste Hélène, Ste Philomène, Ste Cécile, Ste Agnès, Ste Marguerite, Notre-Dame du Saint Rosaire, Le Printemps, l'Été, l'Hiver, la Boisson Favorite, l'Espérance, Souvenir du Mariage, Mort d'un Père, Mort d'une mère

On remarquera qu'il y a dans cette série de gravures des sujets religieux et des sujets inspirés par la sentimentalité ou l'idée de famille. Qu'on n'oublie pas de répandre cette bonne nouvelle et de donner à tous la chance de recevoir un excellent journal et en plus une prime de première classe.

L'AMI DU LECTEUR, No 2 Maple Avenue. Montreal.

UNE AUTRE PRIME

A toute personne qui nous fera parvenir le prix du ou des volumes désirés parmi ceux dont voici la liste, plus 5 cents par volume pour la poste, nous enverrons le ou les volumes et en plus L'AMI DU LECTEUR pendant un an.

LE MÉDECIN DES PAUVRES, grand roman par Xavier de Montépin	0.50	NOUVEAU COURS DE LANGUE ANGLAISE, d'après la méthode d'Ollendorff. Système facile, simple et rapide pour apprendre la langue anglaise.	0.40
LES MILLE ET UNE NUITS, contes arabes, ornées d'un grand nombre de gravures	0.50	DAVID TÊTU ET LES RAIDERS DE SAINT-ALBAN. Épisode de la guerre américaine, 1864-65	0.40
LE PÈLERIN DE SAINTE-ANNE, roman canadien par M. Pamphile Lemay, nouvelle édition complète en un volume	0.50	HISTOIRE DE MONTFERRAND, l'athlète canadien, par Benj. Sulte, avec un portrait de Montferrand	0.40
RIS ET CROQUIS, historiettes, fantaisies et nouvelles, par C. M. Ducharme	0.50	L'ENFANT MYSTÉRIeux, roman canadien, par Eugène Dick	0.50
ALBERT OU L'ORPHELIN CATHOLIQUE, par A. Thomas. L'auteur, sous forme de roman très attachant, prend la défense des croyances et pratiques catholiques contre les préjugés et les calomnies protestantes. C'est en même temps un récit plein d'intérêt et un ouvrage de controverse très solide et bien écrit	0.50	L'USURPATEUR, grand roman de la vie réelle, en trois parties, 460 pages	0.40
CUISINIÈRE CANADIENNE (nouvelle), contenant tout ce qu'il est nécessaire de savoir dans un ménage, tel que l'achat des diverses sortes de denrées ; les recettes les plus nouvelles et les plus simples pour préparer les potages, les rôtis de toutes espèces, la pâtisserie, les gelées, glaces, sirops, confitures, fruits, sauces, puddings, crèmes et charlottes ; poissons, volailles, gibier, œufs, légumes, salades, etc., différentes recettes pour faire diverses sortes de breuvages, liqueurs, etc., etc., un volume, élégamment relié en toile	0.50	LA MAVEUX, roman, par Xavier de Montépin	0.40
LES SECRETS DE LA MAISON BLANCHE, ou le Mystère de la Statue de Bronze, roman par L. B.	0.50	LA MALÉDICTION D'UN PÈRE, roman, par Émile Richebourg	0.35
GUSTAVE OU UN HÉROS CANADIEN, un charmant épisode du pays	0.50	LE SUCCÈS DU SALON, chansonnier avec musique	0.35
LES BASTONNAIS, ce célèbre ouvrage en nouvelle édition de luxe	0.50	L'ALBUM DU CHANTEUR, nouvelles romances et chansons, avec musique	0.35
VIES DES SAINTS pour tous les jours de l'année, beau volume avec 368 gravures	1.00	LE PLAISIR AU SALON, romances et chansons nouvelles, avec musique	0.35
HISTOIRE NATURELLE, extraite de Buffon et de Lacépède, grand volume avec 200 gravures	1.00	ARMAND DURAND ou la Promesse Accomplie, roman canadien par Mme Leprohon	0.30
DICTIONNAIRE COMPLET ILLUSTRÉ de la langue française, par P. Larousse. 1144 pages, 2000 gravures, 35 tableaux encyclopédiques, 27 cartes géographiques, dont 7 spéciales au Canada, 260 portraits de personnages célèbres du Canada et des autres pays, 5,000 articles géographiques et historiques concernant le Canada. Fort volume, relié	1.00	LE MANOIR DE VILLERAY, roman canadien par Mme Leprohon	0.30
LA MUSE POPULAIRE, romances, chansonnettes, chansons comiques, avec musique, 480 pages	0.60	UNE APPARITION, épisode de l'émigration irlandaise au Canada, par Eraste d'Orsonnens	0.30
		CHANSONS COMIQUES, nouveau recueil contenant des romances, chansonnettes, etc., etc., avec musique, par J. A. Blondin	0.30
		AMOUR ET HAINE, ou le Drame de Bicêtre, grand roman	0.25
		FÉLIX POUTRÉ, ou Échappé de la Potence. Souvenirs d'un prisonnier d'État en 1837	0.25
		VIE DE NAPOLÉON Ier, ou entretiens de Maître Pierre sur l'histoire du grand Empereur, recueillis par Marco de Saint-Hilaire. 288 pages	0.25
		LE CHEMIN DES LARMES, roman à sensation	0.25

HATEZ-VOUS ! HATEZ-VOUS !

" L'AMI DU LECTEUR ", Montréal.



HUILE DE MORGAN

POUR

HOMMES, CHEVAUX et BÊTES à CORNES

POUR ÉPARVIN. Pour éparvin d'os ou de sang, nous recommandons de panser avec de l'huile, en premier. Après, faites usage de l'huile deux fois par jour pendant quelques jours. Après que vous aurez fini l'usage de l'huile appliquez de l'huile d'olive pour guérir la plaie.

POUR BLESSURES PAR LE HARNAIS. Appliquez une petite quantité de l'huile sur la blessure pour une guérison certaine.

POUR ENFLURE. Frottez bien l'enflure avant de faire usage de l'huile.

POUR ÉCLISSE. Servez-vous de l'huile de la même manière que pour l'éparvin d'os et de sang.

MAL D'ÉPAULE. Faites usage de l'huile sur la partie où se trouve le mal. Faites attention de ne pas trop l'étendre.

POUR CRAMPONNURES. Appliquez un peu d'huile pour quelques jours et elles seront guéries.

POUR COURBES. Faites usage de l'huile sur la courbe, appliquez un bandage un peu serré après l'application de l'huile et vous serez certain d'une guérison.

POUR CREVASSES. Lavez les pattes du cheval avec du savon de Castille, essuyez-les, ensuite faites application de l'huile, et dans les cas sévères, ayez usage de la poudre de condition Universal et vous êtes certain d'une guérison.

JOINTURES ROIDES. Frottez la jointure avant d'appliquer de l'huile que vous userez tant que vous n'aurez pas obtenu une guérison.

POUR LA GOURME. Appliquez de l'huile à l'extérieur, trois fois par jour, lorsque vous aurez blessé le cheval, vous serez certain d'une guérison.

POUR BRULURES. Faites usage d'une petite quantité de l'huile sur la partie brûlée, deux ou trois fois par jour, et vous serez certain d'une guérison.

POUR LES CORS. Après avoir ôté le fer du cheval vous lui plainerez la corne bien mince, vous verrez une petite tache rouge sous le fer, et vous appliquerez de l'huile trois fois par jour, pendant plusieurs jours; en suivant cette direction vous êtes certain d'une guérison.

POUR MALADIES DE PIED. Levez la patte du cheval et versez de l'huile dans le pied, et tenez la jusqu'à ce que l'huile ait pénétré dans la corne. Vous voyez souvent des chevaux qui boitent à cause de la fièvre qu'ils ont dans les pattes, et de la corne trop sèche; l'usage de l'huile apportera une guérison dans ces cas.

POUR TUMBEUR SUR LES PATTES. Faites usage de l'huile comme pour les éparvins.

PUFF SUR LES PATTES. Appliquez de l'huile sur les pattes blessées avec de l'huile; si c'est possible faites usage de l'huile deux ou trois fois par jour.

... POUR BÊTES A CORNES ...

POUR LES VACHES QUI ONT MAL AUX TRAYONS. Appliquez de l'huile deux fois par jour pendant deux ou trois jours, et elles seront guéries.

POUR MAL DE CORNES. Appliquez l'huile sur les cornes et versez-en une petite quantité entre les cornes et elles seront guéries.

POUR COUPURE, DÉCHIRURE, BOITURE, ENFLURE, BRULURE. Appliquez l'huile comme pour les chevaux.

En vente partout. Pour brochures et autres informations, s'adresser à

Prix 25 et 50 cents la Bouteille.

LANE MEDICINE CO., MONTREAL.

A PROPOS D'ÉPITAPHES

Un M. Durand devient veuf. Il élève à sa femme un mausolée respectable avec cette inscription :

MONSIEUR DURAND A MADAME DURAND

Puis, le temps passe, le chagrin s'apaise, M. Durand se remarie; il redevient très heureux et, bientôt, hélas! encore veuf.

Alors, sans doubler le tombeau, il fait corriger simplement l'épigraphie.

MONSIEUR DURAND A MESDAMES DURAND

N'est-ce pas bien joli, bien conjugal et d'une bonne économie?

**

ELLE A LE TRUC

Elle. — Enfin, je sais comment m'y prendre pour recevoir comme il faut mes invités.

Lui — ???

Elle. — J'ai fait tout préparer et quand ils arriveront j'aurai l'air très surprise de de les voir.

**

PAS DE DANGER

Deux jeunes puffistes se rencontrent.

— Fernandus, qu'est-ce qui t'arrive? Tu as l'air triste.

— Des ennuis domestiques, mon cher.

— Ta femme t'embête?

— Justement.

— Prends un sabre et coupe-la.

— Ah! non... ça m'en ferait deux.



Le Point

sur lequel nous désignons insister c'est que les

TEINTURES TURQUES

sont les meilleures sur la terre pour Teintures Domestiques Elles teignent le Coton, la Soie, les Lainages et les étoffes de tissus mixtes et les teignent bien. Demandez-les à votre fournisseur.

PRIX - 10 Cts.

BRAYLEY SONS & CO., MONTREAL.

PILULES DE NOIX LONGUES DE MCGALE POUR AFFECTIONS BILIEUSES &c.

Guérissent :

**MAL DE TÊTE,
CONSTIPATION,
DYSPEPSIE,
INDIGESTION,
JAUNISSE,
BILE, et tous
DERANGEMENTS**
résultant d'un estomac en-
crassé et en désordre.

Pour la guérison certaine de toutes les affections bilieuses, Torpeur du Foie, Maux de Tête, Indigestions, Etourdissements, et de tous les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac



CES PILULES sont fortement recommandées comme étant un des plus sûres et plus efficaces remèdes contre les maladies mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSÉES de MCGALE sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-français faisaient usage de la noix longue avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation qui, faite en quantité, perdait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de McGale.

25 cts la boîte ; 5 boîtes, \$1.00 — francé par la poste

B. E. McGale, Chimiste, MONTREAL.



Les Toux obstinées, la Consommation et les Lésions Bronchitiques rapidement soulagées et guéries par la

... SPRUCINE

PRÉPARATION VÉRITABLE DE...

Gomme d'Épinette, de Cerisier Sauvage et de Marrube (Horum)

Une des meilleures préparations qui aient jusqu'ici été présentées au public pour le soulagement immédiat et la guérison de la Toux, du Rhume, de la Bronchite, de l'Enrouement, de la Grippe, de l'Asthme et de tous les maux de Gorge et de Poumons. Pris avec de l'huile de Foie de Morue dès le début de la Consommation, on trouvera ce remède d'une valeur sans égale.

Les propriétés médicinales de la GOMME D'ÉPINETTE, du CERISIER SAUVAGE et du MARRUBE (Horum), sont depuis longtemps si bien connues comme étant les meilleurs agents curatifs dans les maladies de la Gorge et des Poumons qu'il est inutile de les énumérer ici. Qu'il suffise de dire que la SPRUCINE est un mélange véritable de ces TROIS substances sous la forme d'un Elixir agréable au goût.

Dans les cas de Toux obstinée et de Consommation Pulmonaire, etc., où les médecins ordonnent l'huile de Foie de Morue, on trouvera très avantageux d'y ajouter une dose de SPRUCINE, qui rendra l'huile plus agréable à prendre et plus efficace.

La SPRUCINE est mise en bouteille de 25 et de 50 centins.

Marque de Fabrique Enregistrée.

B. E. McGALE, Chimiste, MONTREAL

25c

STANTON'S PAIN RELIEF

LE REMEDE DE FAMILLE

POUR USAGE EXTERNE ET INTERNE

CONTRE LES

Coliques,

Diarrhée,

Névralgie,

Mal de Gorge,

Mal aux Reins,

Crampes, &c., &c.

IL EST INAPPRECIABLE.

STANTON

Ne vous persuadez pas que vous ne pouvez pas être malade, car la maladie vient au moment où vous l'attendez le moins.

est un remède domestique et un médecin de la famille. Aucune famille ne devrait rester sans en avoir une bouteille à la maison. Vous pouvez l'avoir chez les pharmaciens ou dans les magasins généraux dans tout l'univers. Si votre fournisseur ne l'a pas, écrivez-nous directement et nous vous l'enversons sur réception du prix : 25 cents.

The Wingate Chemical Co., (Limitée)
MONTREAL, Canada.



25c